

de la mort, on voit couchée une file de cadavres abattus par le même projectile. Les contre-guérillas, exaspérés de leurs pertes et des insultes grossières des Mexicains, ne font pas de prisonniers. La poursuite se continue dans toutes les directions. Au coucher du soleil, lorsque la cavalerie fut ralliée, on fit l'appel. Les pertes des partisans français étaient sérieuses ; sur deux cent quatre-vingt-cinq combattants, onze tués et trente-deux blessés, sans compter les contusionnés. Parmi dix officiers présents, six étaient grièvement atteints. Le baptême de sang de la nouvelle contre-guérilla avait été glorieux.

Après le combat, on ramassa un seul prisonnier ; il avait deux trous à la poitrine. C'était don Adolfo de la Garza, aide-de-camp de Carbajal ; il avoua la mort de quinze officiers juaristes dont il donna les noms. Il désigna parmi les morts les cadavres de trois capitaines américains et d'un commandant mexicain, ancien déserteur français. A l'entrée du cimetière était étendu le cheval de bataille de Carbajal : sa seconde monture était au pouvoir du colonel Du Pin. A la selle, on trouva suspendu un long poignard dont le manche en acier portait cette devise en espagnol : « Carbajal. Libre ou mourir. » La mitraille avait fait dans sa troupe de grands ravages. Près de deux cents fusils, cinquante-six

rifles américains sortant récemment de fabrique, le drapeau du 1^{er} bataillon du Tamaulipas percé d'une balle, le guidon de Carbajal déchiré par un éclat d'obus et cinq balles, l'étendard de sa cavalerie, la caisse contenant 796 piastres (près de 4,000 francs), tels furent les trophées conquis par deux cent quatre-vingt-cinq contre-guérillas, vainqueurs de mille deux cents Mexicains retranchés. San-Antonio regorgeait de provisions de toute sorte. On songea d'abord aux blessés, installés déjà dans une bonne ambulance, grâce aux soins du docteur Thomas, qui avait passé la journée à faire des opérations sous le feu de l'ennemi. Quatre habitants étaient seuls restés dans le village, le curé et trois Espagnols : ils s'empressèrent d'ouvrir leurs *tien-das* et de se rendre utiles. Les ombres de la nuit avaient grandi ; tout retomba bientôt dans le silence.

III

Pendant le combat, Carbajal, mal secondé par sa troupe dès qu'elle se sentit écrasée par la mitraille, s'était multiplié sur les points les plus périlleux. Plusieurs fois pendant l'action, on avait

aperçu, bravement monté sur les parapets, un Mexicain à l'allure vigoureuse, de taille moyenne, aux cheveux bruns et au teint cuivré, coiffé d'un *sombrero* de paille, vêtu d'une courte pelisse de noir astrakan et de *calzoneras* (1) de cuir jaune à boutons d'argent. Il était armé d'une carabine Sharp, qui plus tard devait enrichir la galerie d'un collectionneur émérite, le général Neigre. C'était Carbajal, qui visait lui-même avec une remarquable adresse les officiers français, reconnaissables à leurs insignes. Le capitaine Du Vallon avait été frappé de sa main. Au moment du dernier assaut, le général juariste s'était adossé à l'angle de l'église. Au fort de la déroute, il avait été blessé à la jambe droite : pressé vivement par nos cavaliers, il disparut dans le fourré après avoir sauté dans un ravin où il se luxa l'épaule. Cloué par la douleur, il resta caché dans une mare d'eau jusqu'à la nuit. Quand l'obscurité fut complète, brisé de souffrance et grelottant de froid (il s'était dépouillé de sa pelisse dans la crainte d'être reconnu), il put s'emparer d'un cheval tout harnaché qui paissait en liberté. Il se mit péniblement en selle et s'en alla errant au

(1) Pantalons collants du pays, se boutonnant extérieurement sur les deux côtés et s'ouvrant de bas en haut pendant les chaleurs, jusqu'au genou ; de cette ouverture s'échappe un second pantalon flottant sur la cheville, en étoffe blanche et aux larges plis.

hasard, le *revolver* au poing. Un Indien qu'il rencontra lui servit de guide. Le lendemain, il passait à Ozuluama, ramassait quelques fuyards, et huit jours après son désastre entra à Vittoria dans la maison de Cortina, suivi d'une centaine de soldats de San-Antonio ralliés sur le parcours. Il confia lui-même tous ces détails à son cousin don Martin de Leon, consul américain à Sotto-la-Marina, ville du Tamaulipas où, six mois plus tard, ce parent de Carbajal nous racontait à table cet épisode. Pendant que nous écoutions son récit, il faisait évader Carbajal, caché à quelques lieues de là dans un de ses *ranchos* où nous devions aller le surprendre la nuit suivante.

Le combat de San-Antonio fit grand effet dans la Huasteca, et les conséquences en furent heureuses. Pendant la lutte, le village avait été fort maltraité. Plusieurs cases avaient été enfoncées et brûlées. De grand matin, les Indiens, inquiets sur le sort de leurs maisons, rentrèrent peu à peu en se glissant à travers les jardins. Quand un certain nombre d'habitants fut de retour, le colonel donna l'ordre de les amener avec douceur au camp, dont l'aspect ne leur parut pas trop farouche. Là, en compensation de leurs pertes, méritées probablement pour plusieurs d'entre eux, ils reçurent des piastres et bon nombre de chevaux et mulets enlevés à l'en-

nemi. Ces braves gens restèrent ébahis de ces libéralités, habitués qu'ils étaient à toujours donner au plus fort et à ne jamais rien recevoir. Depuis un an surtout, les bandes juaristes avaient frappé le pays de réquisitions de toute nature, et les Indiens commençaient à sentir tout le poids de la guerre sainte prêchée par Carbajal. Son désastre porta un nouveau coup au prestige de ses armes, et de village en village se répandit la nouvelle que les Français étaient humains et payaient les denrées qu'ils demandaient. En outre une proclamation du colonel Du Pin, appelant la race huastèque à un prochain affranchissement, appuyée aussi d'actes de prompt justice contre des méfis convaincus de cruautés commises sur leurs terres, acheva d'opérer dans cette partie du pays une réaction immédiate. Les Indiens, qui étaient descendus de leurs collines le 18 avril pour applaudir à la défaite de la contre-guérilla, qui semblait perdue vers le milieu de la journée, affluèrent à San-Antonio, offrant leurs services et leurs marchandises. Les *pueblos* désertés se repeuplèrent, et de bonnes provisions d'*ojite* (1) apportées au bivouac vinrent à propos

(1) L'*ojite* est le fourrage de ce pays, où les pâturages sont rares et de mauvaise qualité. Ce sont les feuilles tendres et vertes d'un arbre très-répandu dans certaines zones des terres chaudes, et qu'il faut cueillir à l'extrémité des branchages.

réparer les forces des chevaux, qui étaient privés de fourrage depuis le départ de Tampico. Pour témoigner de leurs bonnes dispositions, les Indiens d'un village distant de trois lieues, — Amatlan, — appelèrent, malgré les méfis, les contre-guérillas, qu'ils dirigèrent dans leur recherche de l'artillerie de Carbajal, restée en arrière. Munitions, affûts, roues et canons, tout tomba au pouvoir de la contre-guérilla, qui s'empara ainsi de trois obusiers de montagne et de deux *esmeriles*, petites pièces en fer montées sur pivot, qui envoient des boulets de deux livres.

Il fallut bientôt songer au départ de San-Antonio. La contre-guérilla avait rendu les derniers honneurs à ses morts. L'ambulance était organisée. Les blessés, presque tous grièvement atteints, reposaient sur des litières fabriquées à la hâte avec des nattes; l'évacuation sur Tampico était urgente, si on voulait les sauver. On était rassuré d'ailleurs sur le sort du colonel Llorente, qui, sans répondre aux six courriers qu'il avait reçus, était tranquillement rentré à Tuxpan dès qu'il avait été dégagé. Pour lui rendre justice, il faut dire qu'il avait peu inquiété Carbajal sur ses derrières; il avait préféré lui tourner le dos. Les résultats du combat eussent été tout autres, si les fuyards avaient été cernés; c'était la destruction complète d'une bande qui

devait naître plus tard. Un septième courrier, impérieux cette fois, fut expédié à Llorente, lui intimant l'ordre de se rendre au camp du colonel Du Pin.

Au départ, les Indiens se pressèrent en foule pour porter les litières sur leurs épaules. Le convoi se mit en route. Les porteurs se relayaient toutes les dix minutes. La chaleur était suffocante, et le sentier difficile. Amatlan se trouvait sur le passage : l'église, vaste et bien aérée, fut convertie en hôpital. La population d'Amatlan se compose d'Espagnols et de métis blanc; elle s'était levée aussi en faveur de Carbajal. Là, comme dans le reste du Mexique, les métis étaient les ennemis naturels du nom français, car ils savent que nos principes de liberté changeront tôt ou tard en hommes libres les pauvres ilotes indiens qu'ils pressurent. Les Indiens *mansos* (agriculteurs) commencent d'ailleurs à se lasser de la servitude; ceux de la Huasteca en particulier méritent un meilleur sort; ils sont travailleurs et aiment leur sol. Leurs cultures, quoique restreintes, sont soignées, et l'art de l'irrigation est poussé fort loin parmi eux. Leur costume est primitif; il se compose d'une tunique brune serrée à la ceinture, d'une culotte blanche et d'un chapeau de paille qu'ils tressent eux-mêmes. Les pieds nus ou chaussés de la san-

dale de cuir, ils parcourent facilement de grandes distances, comme les Kabyles, souvent avec une lourde charge sur la tête. Ils se plaisent à tailler dans le bois et la pierre des saints dont les formes dures ont la raideur hiéroglyphique de leurs anciennes idoles. Le goût des fleurs est si vif chez eux qu'avec un simple couteau ils découpent des bouquets dans le premier morceau de bois tendre. Ils se servent artistement des plumes de ces grands oiseaux aux couleurs vives qui les visitent pendant l'hivernage. Rien de gracieux comme l'éventail fait avec les deux ailes rosées du flamant spatule. Sur leurs lagunes, on retrouve ces *chinampas* qui animaient jadis les lacs de Mexico, ces bateaux plats convertis en jardins flottants. La race féminine est belle, d'un sang riche. Les Indiennes portent aussi la tunique brune nouée à la taille et le *rebozo* jeté sur la tête comme la mantille. Leurs cheveux noirs tombent en longues nattes sur leurs épaules. La déférence des Indiens pour le curé tient presque de l'idolâtrie. Dans la nuit que nous passâmes à Amatlan, nous en eûmes un exemple curieux. Une case de chaume prit feu : le vent soufflait avec impétuosité; les cases voisines s'enflammèrent en communiquant l'incendie à l'église, qui servait d'hôpital. En un instant, les Indiens se pressèrent pour enlever les blessés et les installèrent

sous de grands platanes, dont le dôme de verdure les préservait de l'humidité. Sur le maître-autel de l'église, la statue d'un christ en bois était déjà enveloppée par les flammes. C'était l'héritage sacré de leurs pères, réputé au loin pour ses miracles. Les Indiens, pleins de douleur, s'étaient agenouillés pour prier; pas un n'osait porter la main sur la sainte image : le curé était absent. Un Grec de la contre-guérilla traversa le feu et l'enleva prestement. Les Indiens emportèrent le christ en triomphe, et chacun voulut baiser les mains du héros. Le lendemain au départ, ils firent au Grec un brillant cortège, les mains chargées de fleurs et de fruits.

La population de Temcoco, village purement indien, où l'on se reposa le soir, accueillit avec empressement les Français. L'hospitalité fut généreuse. Les habitants étaient venus en masse au-devant du convoi. Les porteurs de litières, fatigués d'une étape parcourue sur les cailloux, furent vite remplacés. Le zèle des nouveau-venus n'avait pas attendu la distribution d'une piastre qui se fit le soir, devant le feu de bivouac, à chacun des porteurs, alignés sur deux rangs et stupéfaits de leur bonne aubaine. Les soldats de Carbajal n'étaient pas si généreux.

La route pour le retour n'était pas la même que

celle que la contre-guérilla avait suivie à sa sortie de Tampico. L'itinéraire adopté à cette heure se rapprochait de la mer; on voulait gagner le village de Tamiahua, placé au bord de la lagune qui communique avec le Panuco. Le chemin par eau devait abrégé les souffrances des blessés, dont les membres endoloris souffraient le jour de la chaleur et la nuit des piqûres des maringouins. Dans ce dernier trajet, l'arrière-garde signala un nuage de poussière qui grossissait à l'horizon en se rapprochant de la colonne. On fit halte : un brillant cortège d'officiers couverts de broderies déboucha au galop. C'était le colonel Llorente, fièrement entouré de son état-major et de sa cavalerie, quarante et un officiers et neuf simples soldats armés de lances! Ce sont les proportions ordinaires au Mexique; comment le budget pourrait-il y suffire? L'entrevue des deux colonels fut animée. Le chef mexicain désirait voir la contre-guérilla revenir sur ses pas, pour l'installer dans son commandement de Tuxpan avec toute la pompe désirable. De plus, il demandait de l'argent et les canons pris à Carbajal pour protéger sa résidence. Il est à croire que les canons auraient eu eux-mêmes bientôt besoin de protection. Toutes ces prétentions furent rejetées, et on lui témoigna l'étonnement qu'avait causé son humeur pacifique et sa mollesse à poursuivre Car-

bajal; néanmoins la séparation fut assez cordiale.

Le chemin était raviné et rocailleux. Les Indiens s'attelèrent aux pièces pour les traîner jusqu'à Tamiahua. On y passa vingt-quatre heures à organiser l'évacuation des blessés. Tous les bateaux plats du lac étaient réunis à un seul embarcadère; lorsqu'ils furent chargés, on partit sous escorte. La flottille s'avancait lentement; la lagune était déjà basse à cette époque. Les Indiens marchaient sur les flancs, à l'avant et à l'arrière, avec de l'eau jusqu'au genou ou jusqu'à la ceinture, poussant les embarcations de leur mieux. Vers le soir, la brise fraîchit; chacun d'arborer au vent mouchoirs, chemises et couvertures; autant de voiles improvisées pour filer plus vite. Les blessés trouvaient encore la force de plaisanter, et de temps à autre une voix criait: « Combien de nœuds au loch? »

La contre-guérilla, rassurée sur le sort de ses malades, retourna sur ses pas pour rentrer de son côté à Tampico par la voie de terre. En repassant à Temcoco, elle fut reçue au son des cloches. Les paysans offraient en cadeau toutes leurs provisions. Le soir, il y eut bal sous les orangers. On retrouvait là les danses nègres des Antilles. La mesure était lente et parfois saccadée comme dans le *bamboula* de la Martinique; hommes et femmes se mê-

laient avec accompagnement de gestes et de poses. L'eau-de-vie brûlante du pays servait de rafraîchissement, et les verres étaient souvent remplis. L'orchestre était conduit par un violoniste qui parfois semblait inspiré. A sa droite chantait une flûte; à sa gauche résonnaient deux instruments indigènes, espèces de claviers en bois ou en paille à quinze touches isolées reposant sur des morceaux de cire. Les joueurs frappaient en cadence avec deux bouchons de liège; les sons n'en étaient pas moins harmonieux. Pendant la marche du retour, on s'aperçut que les bourgades, désertes la semaine précédente, s'étaient repeuplées. De nombreuses députations apportaient la soumission de divers *pueblos* de ce pays, presque inconnu des étrangers jusqu'à ce jour. Les habitants profitaient du passage de la contre-guérilla pour lui livrer les bandits les plus redoutés. Grâce à leurs indications, on en pendit un dont les états de service étaient anciens déjà. Depuis sept ans, il rançonnait le pays sous le nom de *Benito* (béné). Malgré ses méfaits, toutes les geôles l'avaient laissé échapper, tant était grande la terreur qu'il inspirait: personne n'osait s'exposer à des représailles certaines, puisqu'on savait que les juges, soit par corruption, soit par peur, acquitteraient le coupable. C'est à cette impunité et à la lâcheté des juges que le Mexique doit

l'envahissement du brigandage, qui démoralise la nouvelle génération. Le misérable était couvert de haillons; pourtant il offrit 2,000 francs pour le rachat de sa vie. Il avait un banquier! Pendant cinq jours, les paysans de tous les environs vinrent en procession au pied de l'arbre où se balançait le corps du bandit, et afin de se bien convaincre de son identité et de son trépas, ils montaient aux branches pour le toucher eux-mêmes.

La ville d'Ozuluama, sur le faux bruit de la victoire de Carbajal, s'était de nouveau prononcée en faveur des juaristes. L'alcade, suivi de tous les notables, vint à la rencontre du colonel Du Pin lui offrir un acte d'adhésion couvert de signatures. Les habitants furent désarmés et payèrent une forte contribution de guerre. Le soir, une salve de coups de canon apprit à la Huasteca que sa ville la plus rebelle avait fait sa soumission, et dans les premiers jours de mai 1864, la contre-guérilla rentra à Tampico.

Les drapeaux pris au combat de San-Antonio et les deux *esmeriles* furent envoyés au quartier général de Mexico. Le succès obtenu par la contre-guérilla produisit une vive sensation. Le général en chef adressa au colonel Du Pin des compliments mérités, et signala par un brillant ordre à l'armée la journée de San-Antonio. Plusieurs récompenses

arrivèrent à temps pour adoucir les derniers moments de blessés mortellement atteints. Le capitaine Du Vallon, nommé chevalier devant Puebla, était fait officier de la Légion d'honneur à vingt-huit ans. Le séjour de Tampico lui était funeste : aux deux balles qui lui avaient troué de part en part la poitrine s'était jointe la dysenterie. Il fut embarqué sur la *Dryade* pour retourner en Europe. Son départ de Tampico, où pendant son court commandement supérieur son caractère lui avait concilié l'estime générale, fut accompagné de vifs regrets. Quand on le transporta sur le fleuve, il n'était déjà plus que l'ombre de lui-même. Malgré les soins qui lui furent prodigués par les officiers de marine pendant la traversée, malgré sa mâle énergie, la fièvre l'emporta. Il mourut à la hauteur de la Havane.

La défaite de Carbajal avait profondément déconcerté le parti hostile de Tampico, qui avait fondé de grandes espérances sur la destruction de la contre-guérilla pour tenter un *pronunciamiento* et rendre le port aux autorités juaristes, dont les besoins d'argent devenaient plus impérieux que jamais à mesure qu'elles étaient refoulées des principaux centres. Les libéraux n'avaient pu croire qu'une troupe s'élevant à moins de trois cents hommes pénétrerait dans la Huasteca et en sortirait

victorieuse de contingents dont la réputation de solidité était bien connue dans le pays. Grâce à la malveillance, un instant le bruit avait couru que les armes de Carbajal l'avaient emporté. L'illusion n'était plus possible. Jusqu'à cette époque, certains salons de Tampico étaient restés fermés; ils s'ouvrirent pour recevoir les officiers français. Cette prévenance fut un indice certain de la réaction : la confiance renaissait. Quelques habitants osèrent se compromettre à moitié; des révélations importantes sur les menées des partis et des chefs les plus turbulents furent faites, avec quelques réticences pourtant, au commandant de la place chargé de la sécurité publique. Peu à peu nous eûmes des intelligences dans le camp ennemi. C'était un grand pas de fait pour la réussite des opérations futures, car la guerre de partisans est impossible si l'on manque de renseignements précis et rapides.

Pendant le combat du 17 avril, le commandant indien Pavon, qui prenait le titre de général et dont les troupes étaient engagées à San-Antonio, s'était tenu à l'écart dans un *rancho* voisin de la Huasteca. Il est rare que les chefs soient tous réunis à leurs troupes; quelques-uns marchent toujours isolément. Une personne bien informée vint donner l'avis secret que Pavon était arrivé mysté-

rieusement la dernière nuit à sa maison nommée *las Milpas*, située sur le Panuco, à dix lieues au-dessus de Tampico. Ce chef juariste exerçait une influence réelle sur une partie de la province, autant par ses relations de famille que par ses intrigues. Il y avait intérêt à s'assurer de sa personne. Dans la nuit, l'*Emma*, qui faisait le service du transport des marchandises depuis l'embouchure du fleuve jusqu'aux navires qui viennent s'ancrer devant la barre, chauffa à toute vapeur et remonta le Panuco, chargé d'infanterie; il remorquait sur un chaland un peloton de cavaliers. Malgré les précautions prises, le bruit du débarquement trahit la petite expédition. Pavon se gardait comme les Mexicains savent se garder : à l'arrivée du détachement, la maison de *las Milpas* était vide. Au matin, de la demeure du commandant il ne restait que des ruines fumantes. Cet incendie était contraire aux lois de la guerre. Pavon défendant sa cause les armes à la main, à ses risques et périls, n'était pas un brigand. Sa personne seule devait être en jeu. Un pareil procédé allait fournir des armes aux agitateurs : on dut le désavouer.

La ville de Panuco, baignée par le fleuve du même nom, est voisine de *las Milpas*. A la voix de Pavon, la population s'y souleva; les fuyards de la Huasteca vinrent s'y rallier et grossir le nombre

des insurgés. Quelques jours après, ces derniers campaient entre Panuco et Tampico, interceptant toutes les communications du fleuve et ravageant les bourgades voisines qui retombaient sous leur autorité. Le chef de la famille San-Pedro, riche propriétaire foncier de la province, vivait au milieu de nous à Tampico, où il dirigeait lui-même un grand comptoir commercial, tandis que ses deux jeunes frères servaient sous le drapeau de Pavon. On lui fit sentir qu'il pourrait être dangereux d'avoir un pied dans chaque camp, et par son entremise officieuse les habitants de Panuco furent éclairés sur les véritables sentiments de l'intervention, qui n'avait qu'un but, celui de les arracher au brigandage et à la guerre civile pour assurer la protection de leurs personnes et de leurs intérêts. Sur ces entrefaites, la contre-guérilla se mit en marche pour Panuco, afin d'appuyer de sa présence ses propositions de paix. A son arrivée, les deux jeunes frères San-Pedro, d'après les conseils de leur aîné (1), acceptèrent l'amnistie complète qui leur était offerte. La défection des insurgés, qui reçurent des preuves de la loyauté et de la bienveillance française, força Pavon à se replier en arrière de la ville, suivi seulement de quelques

(1) Ce Mexicain a été pendu en 1865 par les guérillas.

fidèles. A l'offre de l'oubli du passé, faite dans des termes honorables pour son amour-propre, le chef vaincu répondit textuellement que ses opinions lui défendaient tout compromis ; que, reconnaissant les difficultés d'une guerre dans son propre pays, il allait se réunir aux derniers défenseurs de l'indépendance nationale qui suivaient encore la bannière du président Juarès. Il partait en recommandant à la générosité de la France sa famille et ses biens, qu'il laissait derrière. Pavon remonta sans retard vers Huejutla, ville principale du sud de la Huasteca, où s'organisait la nouvelle défense des mécontents et des rebelles refoulés de la côte ou de l'intérieur. La soumission de Panuco eut des résultats immédiats : la navigation interrompue reprit son cours ; les eaux du fleuve qui traverse la Huasteca se chargèrent de bateaux apportant des denrées. La disette de maïs, ce pain des Mexicains, s'était presque fait sentir à Tampico faute d'arrivages. Le quintal de maïs tomba de 2 piastres (10 francs) au-dessous du cours à notre rentrée dans la ville.

IV

On avait couru au plus pressé en poussant une pointe dans la Huasteca au secours des forces de